

convaincue qu'ils se trompaient largement. Ma détermination les fera me donner raison 5 ans plus tard lorsque ces mêmes professeurs me diront en me félicitant : "tu avais un sujet en or" .

Cette anecdote n'avait pas pour but d'orienter les feux des projecteurs sur ma modeste personne mais d'esquisser les contours du contexte dans lequel les Africaines parviennent à l'écriture. C'est une écriture qui émerge du silence et rencontre encore un autre silence, celui de l'institution. Dans cet article, j'essaierai de montrer comment les femmes ont cherché à s'appropriier la parole qui était jusque là le seul privilège des hommes qui parlaient et écrivaient en leurs noms. Comment s'effectue leur quête d'identité dans ce contexte social qui les ignore? Quelle Afrique projettent-elles à travers leurs écrits?

De 1930 à 1960, la littérature africaine sub-saharienne est majoritairement le fait d'hommes.

De l'époque des revendications sociales menées par le mouvement de la Négritude à l'octroi des indépendances de 1960, on n'entend et ne voit que les hommes. Aux sphères de décision, ils sont toujours là, parlant et agissant au nom de tous au point où l'on est tenté de se demander si des femmes existent dans ce milieu!

Et pourtant! le continent africain est numériquement dominé par les femmes depuis toujours et son histoire regorge de hauts faits dont les actrices sont des femmes. Si dans ce contexte, on aime évoquer avec fierté ces grands noms féminins de l'histoire africaine : la Princesse Yennenga (Burkina), la Reine Pokou (Côte d'Ivoire), la Reine Sarraouinia (Niger), on est, par contre, moins enclin à reconnaître quelque mérite aux femmes en général dans l'aboutissement des luttes sociales et l'essor du continent. Les femmes sont les chevilles ouvrières de ce développement mais ce sont des militantes de l'ombre.

Lorsque la littérature africaine émerge, ce sont les hommes qui la portent sur les fonds baptismaux et c'est à travers leur regard qu'on découvre les Africaines.

L'absence de celles-ci de la production littéraire s'explique d'une part par les fondements socioculturels des sociétés africaines et d'autre part par des facteurs externes. En effet, éduquées dans un environnement social qui leur dicte la discrétion jusqu'à l'effacement, les femmes n'apparaissent presque jamais au-devant de la scène.

Or, l'écriture est un acte public. Comment les Africaines qui n'avaient pas droit à la parole auraient-elles eu ce droit à l'écriture?

C'est pourquoi leurs débuts dans cette arène se feront de façon timide. Ainsi, les premiers écrits

refusent à évoluer et s'obstinent à maintenir la femme dans une condition subalterne.

Dans cette logique, il paraît évidemment inadmissible qu'elles occupent le devant de la scène par l'écriture, d'où les réticences auxquelles elles font face, de la création à la diffusion de leurs oeuvres :

Je ne peux pas porter plus longtemps cette secrète terreur que ces critiques ont engendrée dans mon âme. Je suis véritablement effrayée par le pur poids originel de ces attaques. En dehors de la peur, j'éprouve aussi de la rage[5].

En prenant la plume, les femmes africaines transgressent ainsi une loi tacite de leurs sociétés. Par l'écriture, elles signent leur premier acte de rébellion contre ces sociétés qui ont toujours fait d'elles de simples spectatrices. Elles usurpent la parole interdite pour ne plus se laisser raconter mais pour raconter elles-mêmes leur histoire. Comment seraient-elles perçues socialement? Mariama Bâ nous donne la réponse :

Dans toutes les cultures, la femme qui revendique ou proteste est dévalorisée. Si la parole qui s'envole marginalise la femme, comment jugera-t-on celle qui ose fixer pour l'éternité sa pensée?[6]

Les écrivaines africaines apparaissent donc comme des personnes qui dérangent l'ordre ancien. Ce qui n'est pas du goût de chacun. Le témoignage de pionnières telles que Kaya ou Aidoo est révélateur :

Une femme qui présente un manuscrit ressent beaucoup d'ironie à son égard. *Le Prix d'une vie* a été très lu par des femmes de tous les âges [...]. Toutefois, bien des hommes m'ont exprimé leur gêne et, à la sortie du livre, certains journalistes m'ont presque insultée [7]

Presque tout le monde prend les femmes écrivains pour une plaisanterie ou pire encore. Ceci comprend aussi bien les éditeurs, les agents littéraires que tous ceux qui profitent de notre labeur[8]

En prenant la plume, les Africaines ont brisé l'étau de leurs propres peurs et rompu ce pacte du silence qu'elles observaient jusque-là. Cependant, rien ne leur est encore acquis car aujourd'hui comme hier les difficultés s'amoncellent et les victoires d'hier et d'aujourd'hui ne font souvent que dessiner les contours de la bataille à livrer demain :

Par l'acte même d'écrire, la femme prend très vite conscience qu'elle pénètre dans un monde fermé, depuis longtemps modelé par et pour les hommes [...]. L'écriture en tant qu'institution et non en tant que pratique ne s'offre jamais à la femme. Elle doit biaiser, saper cet énorme bloc gris à la base pour pouvoir obtenir droit de cité[9].



Vaincre sa peur, braver le qu'en-dira-t-on et rompre le silence s'avère donc insuffisant pour garantir aux écrivaines africaines une place au sein de l'institution littéraire. Elles doivent encore se battre pour détruire cet autre silence qui accueille leur création :

Women Writers of Africa are the other voices, the unheard voices, rarely discussed and seldom accorded space in the repetitive anthologies and the predictably male-oriented studies in the field[10].

Ce constat datant du début des années 80, donc bien avant la publication des travaux des critiques femmes sur le sujet, est d'autant plus intéressant qu'il est le fait d'un homme. Le silence de la critique littéraire africaine, s'il a pu être justifié au début par l'absence des Africaines de la scène littéraire, s'explique difficilement au début des années 1990 car :

Bien que numériquement faible, la proportion des femmes écrivains n'est cependant pas négligeable. Elle passe pourtant inaperçue dans les anthologies et les revues critiques. Le monde feutré de l'édition n'a la part que trop belle, grâce à la censure de *facto* qu'il exerce à l'occasion sur les publications pour s'assurer d'un corpus canonique à l'homogénéité presque univoque[11].

Aujourd'hui, rien ne saurait plus justifier ce qu'on serait tenté d'appeler le "culte des célébrités mâles " , c'est-à-dire une mise à l'écart de l'écriture féminine qui demeure toujours d'actualité alors que les femmes désirent sortir de la périphérie d'où a émergé leur discours. Mais comment quitter ce lieu de la marginalité dans lequel s'est forgé leur parole quand le centre ne les entend pas? :

Reiterating the concern with women's silence acknowledges the fact that if women have made significant social advances by challenge and accommodation, by opposition, resistance, and subversion, their enforced silence - in particular the denial or limitation of their literate expression - remains nonetheless a common and painful reality[12].

La parole qui bute contre le silence ne finit-elle pas par s'éteindre, lassée de toutes ces tentatives infructueuses? La détermination qu'affichent les écrivaines leur sert de rempart au découragement. Cette exclusion ne les empêche pas de continuer à écrire car elles ont compris que l'écriture pouvait être une arme efficace contre ce poids des traditions qui pèse sur elles. Le message de leur consoeur Mariama Bâ retentit encore en elles:

Comment ne pas prendre conscience de cet état de fait agressif? Comment ne pas être tenté de soulever ce lourd couvercle social? C'est à nous, femmes, de prendre notre destin en mains pour bouleverser l'ordre établi à notre détriment et ne point le subir. Nous devons user comme les hommes de cette arme, pacifique certes, mais sûre, qu'est l'écriture [13].



Continuer à écrire donc, c'est la seule façon pour ces femmes de se sentir exister. Écrire devient alors pour elles une véritable libération et c'est dans cette perspective que la plupart d'entre elles perçoivent leur pratique de l'écriture. Tanella Boni, à la question de savoir pourquoi elle écrit, répond : "Je n'en sais rien. Peut-être pour ne pas mourir[14]." L'écriture devient ainsi un moyen de survie. Écrire pour survivre face au quotidien hostile, écrire pour se faire reconnaître socialement, le défi est énorme mais ces femmes semblent déterminées à le gagner. Tuer par la plume ce silence qui les oppresse, telle semble être la mission qu'elles se donnent dans la poursuite de leur quête d'écriture. Elles nous parlent d'elles mais aussi de ce continent africain qui leur tient tant à coeur :

Ce continent le leur avec sa forme en hache
surréelle ou une houe de labour dans la boue
dans le sable bavait sous leurs yeux angoissés
partagés en quatre en cinq cinquante
minuscules gâteaux de fête ce continent le
leur faisait figure de foire sous leurs yeux
éplorés[15]

Issue d'un contexte d'exclusion, l'écriture des Africaines s'est forgée dans le moule de la revendication d'un simple droit : parler en leurs propres noms. Cette revendication a épousé les contours d'une quête initiatique : celle de leur identité :

J'aimerais être moi tu aimerais être toi
nous aimerions être nous être nous être
nous au nom du chaos casse-cou[16]

Cette identité se construit en s'écrivant dans un espace social éclaté. En effet, l'espace social africain se révèle restrictif, défavorable aux femmes à cause des nombreux tabous et interdits pesant sur elles. C'est le lieu même du système patriarcal. C'est donc un espace hostile que les écrivaines vont transformer en créant et en y superposant par le biais de l'écriture un autre espace propre à leur besoin de liberté et de création. Ce nouvel espace est à souhait éclaté, infini et symbolise leur refus des balises imposées par les traditions.

Bien qu'ayant des raisons d'être amères, les écrivaines africaines n'abondent pas dans la voie d'une écriture vindicative. Si elles se servent de la plume comme d'une arme, c'est dans le sens de la construction. En dénonçant le silence qui les entoure mais aussi l'atmosphère malsaine qui mine tout l'espace social dans lequel elles vivent (injustices, corruptions, dictatures), elles apportent leur pierre à l'édification d'une société où le soleil brillera enfin pour tous :

Je voudrais être foudre et éclair
Avoir pouvoir de mettre

L'espoir là où l'espoir manque[17]

Nous bâtirons pour lui
 Des fermes claires
 Et des maisons en dur
 Nous ouvrirons les livres
 Et soignerons les plaies
 Nous donnerons un nom
 À chaque mendiant du coin
 Et habillerons de basin
 Les plus petits d'entre eux
 Il faut savoir bâtir
 Sur les ruines des cités
 Savoir tracer
 Les chemins de liberté[18].

La mission que ces écrivaines s'assignent est à la mesure de leur ambition : reconstruire l'Afrique, participer au développement de leur continent, faire entendre un peu plus l'écho des "malheurs qui n'ont plus de voix" en dénonçant avec fermeté les maux qui freinent ce développement, telle est la clause du contrat qui les lie à leurs sociétés. Elles ressentent un plus grand devoir de solidarité envers leurs consoeurs défavorisées sur tous les plans, ces oubliées de l'histoire dont le seul malheur semble d'être nées femmes dans un monde d'hommes. Elles ne sont pas elles-mêmes logées à meilleure enseigne, c'est ce qui explique que leurs chants ressemblent à de longues plaintes :

Mais tu es encore là la mémoire en lambeaux
 Sur cette Terre en poussière et tu murmures
 il y a des misères partout tu passais par là
 un de ces jours tu pensais immobile
 comme le Pouvoir il y a des misères partout
 alors les misères t'ont répondu en chœur
 comme des mains ouvertes oui bien sûr il
 y a des femmes partout comme des nuages
 dans l'air du Temps[19]

La problématique de l'existence d'une écriture féminine africaine ne peut s'analyser sans tenir compte de son contexte d'émergence. Ce contexte d'émergence renferme un topos, celui du silence, délimite un espace, celui de la marginalité. Le discours des femmes qui s'élabore après une trop longue période de silence porte les marques de l'ostracisme et se confronte au discours hégémonique patriarcal. Souvenons-nous que :

L'hégémonie, ce n'est pas seulement ce qui, dans la vaste rumeur des discours sociaux,

s'exprime le plus haut, le plus fort, ou se dit en plus d'endroits. Ce n'est même pas du tout cette dominance quantitative. L'hégémonie est un ensemble de mécanismes qui imposent sur ce qui se dit et s'écrit de l'acceptabilité et stratifient des degrés et des formes de légitimité. L'hégémonie est donc à décrire, formellement comme un canon de règles et d'impositions légitimantes et, socialement, comme un instrument de contrôle, comme une vaste synergie de pouvoirs, de contraintes, de moyens d'exclusion, liés à des arbitraires formels et thématiques[20].

S'il n'y a pas de lois écrites qui interdisent aux femmes africaines de s'exprimer, il n'en demeure pas moins que les conditions d'une liberté totale d'expression ne sont pas toujours réunies et que les écrivaines appréhendent souvent leur statut de femmes comme un handicap à la pratique de l'écriture. Le monde de l'édition et les structures de diffusion demeurent de véritables labyrinthes pour elles. Espérons que leur parole pourra s'épanouir, libérée de tous les tabous et que leur présence sur la scène littéraire africaine sera mieux appréciée et reconnue.

Notes

- [1] Annette M'Baye. **Poèmes africains**. Paris : Centre national français, 1965.
- [2] Marie-Claire Matip. **Ngonda**. Paris : Bibliothèque du jeune Africain, 1958.
- [3] Ambroise Kom. **Éducation et démocratie en Afrique : le temps des illusions**. Paris : L'Harmattan, 1996.
- [4] Ahmadou Kourouma. **Monné, outrages et défis**. Paris : Seuil, 1990, p. 130.
- [5] Ama Ata Aïdo. "To be an African Woman Writer. An overview and a detail" . **Criticism and Ideology**. Uppsala : Scandinavian Institute of African Studies, 1988, p. 170 (traduction d'Irène Assiba d'Almeida).
- [6] Mariama Bâ. "Fonctions politiques des littératures africaines" . **Écriture française dans le monde**. Vol. 3. n° 5, 1981, p. 6 .
- [7] Simone Kaya in Jean- Marie Volet et Ormerod Beverley. **Romancières africaines d'expression française : Le Sud du Sahara**. Paris : L'Harmattan, 1994, pp. 81-82.
- [8] Ama Ata Aïdo. "To be an African Woman Writer. An overview and a detail" , p. 165.
- [9] Irma Garcia. **Promenade femmilière. Recherches sur l'écriture des femmes**. Paris : des femmes, 1981, p. 29.

